

Des mots au plus près des choses : l'iconicité et le texte rhétorique

Words the Most Like Things: Iconicity and the Rhetorical Text

Michael Leff et Andrew Sachs

Traducteur : Ruth Amossy



Éditeur
Université de Tel-Aviv

Édition électronique

URL : <http://aad.revues.org/1094>

DOI : 10.4000/aad.1094

ISSN : 1565-8961

Référence électronique

Michael Leff et Andrew Sachs, « Des mots au plus près des choses : l'iconicité et le texte rhétorique », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 6 | 2011, mis en ligne le 15 avril 2011, Consulté le 03 octobre 2016. URL : <http://aad.revues.org/1094> ; DOI : 10.4000/aad.1094

Ce document a été généré automatiquement le 3 octobre 2016.



Argumentation & analyse du discours est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Des mots au plus près des choses : l'iconicité et le texte rhétorique

Words the Most Like Things: Iconicity and the Rhetorical Text

Michael Leff et Andrew Sachs

Traduction : Ruth Amossy

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les extraits publiés ici figurent dans la première partie d'un article paru en anglais dans *Western Journal of Speech Communication* 1990 : 34, Special Issue on Rhetorical Criticism (Numéro spécial sur la critique rhétorique), il est publié en français avec l'autorisation de la revue.

- 1 Il y a vingt-cinq ans, Wayland Maxfield Parrish arguait dans son essai désormais classique, « L'étude des discours oratoires », que les critiques se devaient d'isoler et d'évaluer avec soin le « contenu » d'un discours donné. Cette « tâche souvent ardue » exigeait selon lui de séparer « ce qui était dit du *comment* c'était dit », et la meilleure façon d'y parvenir était « de faire un résumé de la pensée du locuteur en évitant d'utiliser les formulations de l'original » (1954 : 14). S'en tenant à ce dualisme entre mise en mots et contenu, Parrish considérait le style comme un « autre » aspect de la persuasion, qui devait être distingué du reste de l'appareil critique. Les éléments essentiels du style – la vivacité ou capacité à « mettre quelque chose sous nos yeux », la métaphore, l'exemple, l'analogie et les récits – n'étaient pas affaire de substance mais de manière, et leur fonction consistait à battre en brèche l'indifférence ou la distraction de façon à ne pas s'aliéner l'attention du public [...] » (*ibid.* : 17-18).
- 2 Parrish avançait ces points avec une confiance parfaite, et il avait de bonnes raisons de le faire. Ses catégories et ses priorités étaient en effet en parfaite harmonie avec l'orthodoxie régnante : les arguments et le style y étaient des processus distincts ; les

arguments représentaient la substance du discours rhétorique ; le style était un ajout à cette substance. [...]

- 3 Il est évident que la situation s'est considérablement modifiée. Les éléments que Parrish laissait à la périphérie sont progressivement passés au centre de l'attention. Ainsi, Walter Fisher a inscrit sa quête d'une rhétorique des bonnes raisons dans le cadre de la narration¹ ; Robert Ivie (1987 : 168) a affirmé avec force que, loin d'être un pur ornement, la métaphore est à la base du processus d'invention rhétorique ; et Michael Osborn a suggéré que la description pleine de vivacité - le procédé qui consiste à mettre quelque chose sous les yeux du lecteur - est l'« âme de l'éloquence » et constitue un « maître mot de la rhétorique moderne » (1986 : 79-80). Qui plus est, Osborn reconnaît que sa proposition inverse l'ordre des choses. Promouvoir la description pleine de vivacité au rang de « maître mot », c'est jeter un défi

à la description de la rhétorique elle-même comme étant avant toute chose une étude de la programmation rationnelle [...]. Cette approche déplace le centre de gravité des études rhétoriques, qui ne consiste plus dans la pleine conscience qui permet aux orateurs de produire des arguments complexes et des preuves pour défendre des positions soigneusement pesées (*ibid.* : 97).
- 4 C'est désormais la force plus primitive de la production d'images qui contrôle la démarche - elle n'absorbe pas seulement une grande partie de la fonction dévolue à l'argumentation, elle est la base dont procède l'argument (*ibid.* : 82, 99-100).
- 5 En définitive, on en arrive au point où le mode d'expression, de production et d'utilisation des symboles devient la substance même de notre étude, si bien que l'argument apparaît comme un supplément, une manœuvre superficielle qui s'adjoint à des modalités plus fondamentales d'articulation d'une vision du monde. Sans doute ce changement de perspective est-il révolutionnaire ; mais c'est une révolution ordonnée et symétrique. Une génération de rhétoriciens dissout la métaphore dans les structures argumentatives, la suivante réduit l'argument à un fondement métaphorique. La première voit dans la narration un supplément à la raison analytique ; la seconde inscrit l'inférence dans un paradigme narratif - et ainsi de suite à travers le lexique rhétorique. L'opposition entre forme et contenu demeure intacte ; seule la valeur attachée aux termes change.
- 6 Lorsqu'on les considère comme les deux faces de la dialectique forme/contenu, le souci plus ancien de l'invention rhétorique et celui plus récent du style s'avèrent posséder en commun un trait important. Tous deux détournent en effet l'attention de la texture bigarrée et complexe des produits rhétoriques singuliers, et se livrent à des conceptualisations abstraites et essentialisées du processus rhétorique. C'est dire que tous deux manifestent une forte tendance au réductionnisme.
- 7 En ce qui concerne la rhétorique néo-aristotélicienne, cette tendance a mené à une contradiction inattendue et désastreuse qui traverse de part en part son projet. D'un côté, les néo-aristotéliciens se sont réclamés d'un particularisme radical : pour eux, le trait définitoire du discours rhétorique était sa capacité à réagir à une situation donnée, et la perspective rhétorique privilégiait ce qui était « manifestement singulier », voué à communiquer avec un auditoire particulier (Wichelns 1958 : 35). D'un autre côté, en se livrant à l'examen d'œuvres particulières, les néo-aristotéliciens les ont filtrées à travers leur propre grille, privilégiant les contenus argumentatifs ; dans la mesure où l'argumentation était en dernière instance conçue comme un processus logique abstrait, ils en venaient à emprunter une démarche réductrice débouchant en dernière instance sur l'effort de « dévoiler la structure (logique) de base de l'argumentation - réduisant

l'apparence rhétorique de surface à sa forme (réelle) sous-jacente » (Cox et Willard 1982 : xxi). Il en résultait que les textes étaient reconstitués dans un langage abstrait étranger à leur mode de construction singulier. Comme Conley l'a bien noté, ces approches orientées vers l'invention rhétorique ne retenaient des « discours que leurs 'arguments' ou 'stratégies' [...], en rejetant tout ce qui n'était pas 'motif' ou 'message, contenu' » (1986 : 73).

- 8 Dès leurs débuts, les attaques contre le néo-aristotélisme ont argué que son programme encourageait les abstractions mécaniques et, de ce fait, détournait les critiques de leur sujet plutôt que de leur permettre de mieux s'y plonger. (Redding 1957 : 100). Cependant, en général, le problème n'était pas compris comme une contradiction qui empêchait les critiques d'exercer la fonction interprétative qui leur incombait. Les révisionnistes ont bien plutôt poussé à un changement radical de perspective, ou à une redéfinition de leur véritable objet d'étude². En conséquence, les efforts pour échapper au néo-aristotélisme ont souvent dirigé l'attention vers de vastes formations discursives plutôt de la concentrer sur un texte singulier. Le premier de ces courants, l'approche fondée sur l'« histoire des idées » défendue par Ernest Wraga et ses disciples, concevait le discours public comme participant d'un mouvement d'idées plus large qui se développait à travers le temps. Perçus comme des instruments pratiques populaires de dissémination des idées, les textes oratoires ne présentaient pas à leurs yeux la densité requise pour un travail d'interprétation (1947 : 451-457). Dès lors, soit aucune fonction interprétative importante n'était dévolue à la critique rhétorique, soit cette fonction ne pouvait émerger qu'à travers un travail d'abstraction et de regroupement des idées qui s'exerçait sur une multiplicité de textes³. La prédilection de Wraga pour les contenus idéels n'était certes pas partagée par les tenants de l'approche des « mouvements sociaux » ; cependant celle-ci a également cherché à concevoir le matériau sur lequel s'exerçait la critique en termes d'ensembles plutôt que de produits isolés⁴. De la même manière, Edwin Black a complété ses attaques contre le rationalisme excessif du néo-aristotélisme par un recours à un « autre cadre de référence » visant à dégager des groupes de discours rhétoriques sur une base générique. Et Black concluait que « les critiques peuvent sans doute mieux vaquer à leur tâche en retrouvant et révélant les éléments communs à de nombreux discours plutôt que les composantes singulières d'un petit nombre d'entre eux » (1965 : 177).
- 9 Black avait prédit avec justesse le cours qu'allait emprunter la recherche, et le vieil intérêt porté aux orateurs et à leurs performances isolées ne cessa de décroître. [...] Reformulant cette position de façon plus brutale, Brockreide conclut que les textes oratoires individuels « n'étaient pas une unité pertinente d'analyse » (1971 : 125-126). Qui plus est, deux des développements prépondérants des années soixante-dix et du début des années quatre-vingt – l'extension de la théorie des genres et l'intérêt croissant pour l'idéologie – ont également participé au courant qui préconisait de se pencher sur des formations discursives plus vastes et d'en faire le fondement de l'investigation critique.
- 10 En bref, le renouveau de l'étude stylistique est apparu non seulement à la suite de l'abandon du paradigme rationnel, mais aussi à un point où l'attention critique s'était détournée des discours singuliers pour se porter sur des phénomènes intertextuels complexes comme les mouvements sociaux, les genres et les idéologies. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que l'intérêt pour le style ait poussé à se focaliser non pas sur des textes rhétoriques, mais sur une conception plus générale des processus symboliques – à l'instar de l'intérêt de Fischer pour la narrativité comme base d'une philosophie de la communication, ou de l'importance accordée par Osborn à la vivacité de la description

comme forme récurrente, ou de l'effort d'Ivrie pour dégager une série finie de structures métaphoriques qui informent un grand nombre de discours en relation les uns avec les autres. Etant donné l'envergure et les ambitions de ces projets, une tendance au réductionnisme formel était presque inévitable.

- 11 Le réductionnisme n'est pas nécessairement un mal ; en fait, il semble implicite dans certains types de raisonnement théorique et en l'occurrence, il a établi un certain nombre de perspectives qui rivalisent entre elles pour traiter de quelque chose que la vieille rhétorique avait totalement négligé – à savoir, la force culturelle et idéologique, dans la longue durée, des formations symboliques. Ainsi, l'un des résultats des courants actuels a été de mieux faire comprendre la rhétorique en tant que processus symbolique. Néanmoins, la tendance à réduire la surface textuelle des discours particuliers à des structures formelles n'est pas sans comporter certains dangers. La focalisation sur des formes de base ne permet pas de saisir le caractère situé du discours rhétorique et sa fonction – celle d'une modalité pratique de traitement des questions sociales et politiques à l'ordre du jour. Et quand il n'est pas enraciné dans des détails précis, l'effort d'interprétation rhétorique se fige sur l'axe de la dichotomie forme/contenu, puisque l'interprétation parvient à son objectif en dégageant des régularités abstraites plutôt qu'en explorant l'interaction complexe qui se joue entre le contenu représentationnel, la forme discursive, et le contexte situationnel.
- 12 La persistance de la dichotomie forme/contenu a ainsi fait échouer les efforts de produire des interprétations du discours rhétorique ancrées dans des textes précis. Le vieux paradigme néo-aristotélien offre un fondement solide à l'interprétation mais, pris dans une conception logique rigide du contenu, il ne peut rendre compte de l'activité symbolique déployée dans les textes qu'il entreprend d'étudier. Les nouveaux paradigmes nous plongent plus profondément au sein de ce processus symbolique, mais ils détournent l'attention des textes concrets dans lesquels il se manifeste. Entre ces deux approches, on trouve un type de critique textuelle qui conçoit l'œuvre rhétorique, non comme un miroir de la réalité, mais comme un champ d'action unifié au sein d'un produit fonctionnel et localement stabilisé. Une bonne compréhension de l'intégrité de ce type de production exige un travail d'interprétation soigné dans la mesure où, même s'il n'a pas la densité formelle du discours poétique ou la densité idéale du discours philosophique, il crée une structure complexe de significations en imbriquant l'une dans l'autre les dimensions formelles et idéelles du langage. Dès lors, un discours rhétorique apparaît comme une construction verbale qui combine forme et contenu dans un tout concret – un tout qui fait signifier une partie de l'expérience publique partagée et appelle un auditoire à faire sien la signification qu'il construit.
- 13 Cette prise de position critique, parfois appelée *close reading* (microlecture) n'est apparue dans notre littérature que récemment⁵. Dans la dernière décennie, nous avons pu voir un nombre croissant d'études consacrées à un texte singulier⁶ et divers efforts pour justifier une approche critique fondée sur des discours concrets⁷. Ce développement en est encore à sa phase de gestation, mais certains points communs n'en commencent pas moins à émerger. Dans cette perspective, la critique rhétorique a comme finalité une compréhension de type interprétatif ; une telle compréhension porte sur la complexité d'une transaction particulière plutôt que sur la découverte de régularités abstraites ou de principes théoriques désincarnés. Alors que le critique se doit d'examiner le discours dans le cadre de son contexte propre, le centre de l'attention est ici le texte lui-même, et les traits rhétoriques inscrits en lui. Ces traits se combinent pour produire ce que Stephen

Lucas appelle « un contexte textuel », une séquence qui déploie les arguments, idées, images et figures qui interagissent dans le texte et construisent peu à peu une structure de signification. La signification rhétorique, bien évidemment, n'a rien d'autotélique ; elle a pour vocation d'atteindre le monde extérieur situé au-delà du texte, et de guider la compréhension et le comportement de l'auditoire dans cet univers (Benson 1980 : 235). La prise de position critique se fait dans une perspective orientée vers l'auditoire mais, contrairement au néo-aristotélisme, cette perspective ne mène pas à une tentative de mesurer les réactions concrètes suscitées par le texte. Le processus critique tente bien plutôt d'expliquer comment la performance rhétorique appelle certains types de réactions. Travaillant à partir de ce que livre le texte, l'analyste en tire des inférences sur ce que l'œuvre s'exerce à réaliser, sur la manière dont elle s'y prend, et la mesure dans laquelle cet objectif parvient à structurer et à transmettre des significations dans le domaine de l'expérience publique.

- 14 En rejetant la prédilection néo-aristotélienne pour le « contenu » objectif et en contextualisant l'intérêt porté au processus symbolique, la microlecture (*close reading*) neutralise la tension entre forme et contenu, ouvrant ainsi la voie à une compréhension plus souple de l'action rhétorique. Il n'en reste pas moins que celle-ci est une affaire complexe qui se produit simultanément à différents niveaux. Si elle se manifeste le plus clairement dans des productions discursives particulières, elle opère aussi plus largement dans les formations culturelles et idéologiques dans lesquelles ces productions s'insèrent. Une concentration exclusive sur le détail peut de ce fait promouvoir son propre type de formalisme – suscitant des lectures qui isolent le texte et restreignent l'interprétation en la maintenant dans l'orbite des constructions textuelles. Le critique peut ainsi succomber à un « formalisme local » qui coupe le texte de toute évaluation de ses conséquences morales et politiques. Robert Hariman (1989) a bien explicité la nature de ce problème : lorsque les critiques s'absorbent dans le mouvement interne du texte, ils risquent – de façon sans doute peu perspicace – de mettre entre parenthèses le temps rhétorique et de le dissoudre dans l'espace du texte. Ainsi spatialisé, le texte peut devenir un objet esthétique qui perd tout contact avec le temps historique réel. De ce fait, la satisfaction formelle que procure la structure rhétorique peut bloquer la perception de problèmes plus vastes situés dans l'ordre social. (Hariman : 213)
- 15 En principe, dans la mesure où le critique ancre le texte rhétorique dans un contexte, il semble possible de maintenir un équilibre entre la dimension intrinsèque et extrinsèque du processus critique. En pratique, cependant, il existe une tentation de dissoudre le contexte dans le texte et de perdre de vue tout horizon idéologique plus large – une tentation qui s'avère particulièrement forte quand on a affaire, comme c'est souvent le cas pour les tenants de la microlecture (*close reading*), à des œuvres rhétoriques exemplaires. Par conséquent, si la microanalyse promet de dépasser la dichotomie de la forme et du contenu, elle menace en même temps de dresser une barrière entre les approches intrinsèques et extrinsèques du discours rhétorique.
- 16 Mais il faut bien voir, cependant, que ces deux séries d'opposition n'ont pas le même statut. La première (celle de la forme et du contenu) se caractérise en effet par une rigidité qui affecte chacun des deux pôles et sape systématiquement les efforts de produire une interprétation fondée sur les textes. Dans le cas des lectures extrinsèques et intrinsèques, nous avons affaire à une tension plus productive. Aucune des deux approches n'exclut l'autre et il n'est pas nécessaire de supposer que l'appareil critique de l'une est inapproprié pour l'autre. Au contraire, la microlecture (*close reading*) de textes

particuliers offre souvent des données et des méthodes pour appréhender des formations discursives plus vastes et réciproquement, le fait de déplacer le travail interprétatif vers la scène culturelle et idéologique ouvre la voie à de nouvelles lectures des textes. La différence entre les deux approches est une simple question de tendance et semble un trait inévitable, et désirable, d'une discipline qui étudie, comme l'a observé Wichelns (1958 : 41), des discours situés dans les marges qui séparent le littéraire du politique. S'il y a peu de chances que, en raison de différences issues de leur formation ou de leur tempérament, tous les analystes pratiquent les deux types de lectures, ceux qui adoptent des orientations différentes sont au moins en position d'engager le dialogue.

BIBLIOGRAPHIE

- Baskerville, Barnet. 1953. « The Critical Method in Speech », *Central States Speech Journal* 4, 1-5
- Brockreide, Wayne. 1971. « Trends in the Study of Rhetoric », Bitzer Lloyd F. & Edwin Black (eds). *The Prospect of Rhetoric: Report of the National Development Project* (Englewood Cliffs, N.J : Prentice Hall)
- Conley, Thomas. 1986. « The Linnaean Blues: Thoughts on the Genre Approach », Simons, Herbert W. & Aram A. Agharian (eds). *Form, Genre and the Study of Political Discourse* (Columbia : University of South Carolina Press)
- Cox, Robert & Charles Arthur Willard. 1982. « Introduction : The Field of Argumentation », Cox, Robert & Charles Arthur Willard (eds). *Advances in Argumentation Theory and Research* (Carbondale : Southern Illinois University Press)
- Fisher, Walter. 1984. « Narration as a Human Communication Paradigm :The Case of Public Moral Argument », *Communication Monographs* 51, 1-22
- Fisher, Walter. 1987. *Human Communication as Narration. Toward a Philosophy of Reason, Value and Action* (Columbia : University of South Carolina Press)
- Fisher, Walter. 1989. « Clarifying the Narrative Paradigm », *Communication Monographs* 56, 55-58
- Hariman, Robert. 1989. « Time and the Reconstitution of Gradualism in King's Address. A Response to Cox », Leff, Michael & Fred Kauffeld (eds). *Texts in Contexts. Critical Dialogues and Significant Episodes in American Political Rhetoric* (Davis, CA : Hermagoras Press)
- Gaonkar, Dilip. 1989. « Epilogue : The Oratorical Text : The Enigma of Arrival », Leff, Michael & Fred Kauffeld (eds). *Texts in Contexts : Critical Dialogues and Significant Episodes in American Political Rhetoric* (Davis,CA : Hermagoras Press)
- Griffin, Lelan. 1952. « The Rhetoric of Historical Movements », *Quarterly Journal of Speech* 38, 184-188
- Griffin, Lelan. 1964. « The Rhetorical Structure of the 'New Left' Movement: Part I », *Quarterly Journal of Speech* 50, 113-135
- Ivie, Robert. 1987. « Metaphor and the Rhetorical Invention of the Cold War 'Idealists' », *Communication Monographs* 54, 165-182

- Medhurst, Martin J. 1989. « Public Address and Significant Scholarship : Four Challenges to the Rhetorical Renaissance », Leff, Michael & Fred Kauffeld (eds). *Texts in Contexts : Critical Dialogues and Significant Episodes in American Political Rhetoric* (Davis, CA : Hermagoras Press)
- Nilsen, Thomas. 1957. « Interpretative Function of the Critic », *Western Speech* 21, 70-76
- Osborn, Michael. 1986. « Rhetorical Depiction », Simons, Herbert W. & Aram A. Agharian (eds). *Form, Genre and the Study of Political Discourse* (Columbia : University of South Carolina Press)
- Parrish, Wayland Maxfield. 1954. « The Study of Speeches », *American Speeches* (New York : Longmans)
- Redding, Charles W. 1957. « Extrinsic and Intrinsic Criticism », *Western Speech* 21, 96-103
- Sproule, Michael J. 1988. « The New Managerial Rhetoric and the Old Criticism », *Quarterly Journal of Speech* 74, 474-481
- Wichelns, Herbert. 1958. « The Literary Criticism of Oratory », Bryant, Donald C (ed.). *The Rhetorical Idiom : Essays in Rhetoric, Oratory, Language and Drama* (Ithaca, NY : Cornell University Press)
- Wrage, Ernest J. 1947. « Public Address : A Study in Social and Intellectual History », *Quarterly Journal of Speech* 33, 451-457

NOTES

1. Fisher a d'abord annoncé sa position dans « La narration comme paradigme de communication humaine : le cas de l'argument public moral » (1984). Il a développé sa conception du récit dans Fisher 1987, et dans son article récent de 1989.
2. Pour différentes présentations de ce développement, cf. Sproule 1988 et Gaonkar 1989, particulièrement 256-264.
3. Baskerville 1953 et Nilsen 1957. Gaonkar 1989 : 260-262 fournit un commentaire de cette approche fondée sur l'histoire des idées.
4. Cf, par exemple, Griffin 1952 et 1964. Ce dernier essai quitte radicalement l'orbite de « l'histoire des idées » pour adapter une perspective dramaturgique.
5. Cf. Medhurst 1989 : 35-37 et Gaonkar 1989 : 255-275.
6. L'original fournit ici une très longue liste de références, que nous ne reproduisons pas ici (note de la traductrice).
7. Idem.

INDEX

Mots-clés : critique textuelle, dichotomie forme/contenu, microlecture

Keywords : close reading, dichotomy form/content, textual criticism